

LES GENS DE LA CLAIRIÈRE

RÉGIS RIVALD

LES GENS
DE LA CLAIRIÈRE

Préface d'Éric Dussert

R O M A N

BUCHET • CHASTEL

Première édition
Buchet/Chastel, 1971

© Libella, Paris, 2019
ISBN : 978-2-283-03278-7

Relève de Pan

*« Les enfants derrière, dit l'Ami,
c'est plus prudent. »*

La nature est manifestement de retour. Elle qui ne nous intéressait plus beaucoup depuis les âges révolus de la bakélite et de l'exploration des territoires inconnus envahit tout à coup l'écran de nos esprits, ainsi que les couches les plus profondes de nos angoisses. Des peurs ressurgissent, étayées par des manifestations de la Terre si brutales que certains ne trouvent plus d'autre recours que celui, fameux mais inopérant, de l'autruche pour maintenir l'illusion que leur monde bardé de certitudes désuètes et d'inutilités manufacturées reste intangible. Les survivalistes, eux, frétilent, se targuant de la prescience de quelques spécialistes versés dans l'étude des écosystèmes, ces derniers plus subtils observateurs que les autres. N'avait-on pas été prévenus ?

En 1535, François Rabelais soutenait déjà, dans sa *Vie inestimable du grand Gargantua*, que « nature n'endure mutations soudaines sans grande violence ». Mais ce monstre de sagesse ajoutait à l'adresse de ses lecteurs un « vivez joyeux » qu'on ne peut guère prêter aux apôtres de l'Apocalypse et à leurs subordonnés, ces gens de lettres dépressifs, contempteurs de l'équilibre altier, de la sérénité raisonnable et de l'optimisme nerf de la créativité. Voyez parmi quels tristes bacilles nous mènent leurs térébrantes séries télévisuelles, fictions policières et romans catastrophe ! En nous éloignant du grand bain de Nature que le modèle social qu'ils nous assènent impitoyablement nous refuse – pas assez de consommation possible hors des mégalofoles : il faut vivre en complète urbanité –, ils nous poussent à admettre notre esclavage et, pour y résister, à consommer toujours plus de pharmacopées aliénantes. Le modèle est sordide, il apparaît cependant qu'il fait eau de toutes parts : le roi est nu désormais. Ne vivons plus tristes.

Depuis la fin de l'âge utopique, qui coïncide avec l'effondrement des rêves collectivistes, la littérature n'a eu de cesse de nous raconter que la situation sentait le roussi, et de plus en plus. La science-fiction a d'ailleurs largement contribué à l'effritement du rêve : même l'avenir pourvu de technologies formidables nous conduirait au drame... Les mines de l'espace contiennent des monstres, les populations de planètes lointaines sont dominées par des êtres violents, les civilisations « avancées » sont toutes totalitaires, et, en général, parfaitement dignes de désespérer un individu, fût-il optimiste et sans faille. Vinrent donc conjointement aux dictatures et aux guerres des récits plombés d'outrages au genre humain, des récits sombres, noirs ou gris quelquefois, toujours désespérants. Et, il faut le noter, des récits à peu près toujours en retard sur les cruelles innovations de l'homme, qui n'hésite jamais à se montrer pire que ses aïeux. Les auteurs de ces textes-phares sont bien connus. Ils ont noms George Orwell, Herbert George Wells et Aldous Huxley, Ievgueni

Zamiatine, Karin Boye et Karel Čapek, et puis n'omettons pas les Français Régis Messac (*Quinzinzinzili*), René Barjavel (*Ravage*), Robert Merle (*Malevil*) ou Anne-Marie Soulac (*Le Printemps des monstres*).

Après qu'ont apparu les premières fissures dans le système de défense idéologique de la *pax americana* qui avait succédé à la victoire contre l'Allemagne nazie, le Japon et l'Italie fascistes, une partie de la jeunesse, instruite par les libertaires d'autrefois – Élisée Reclus, Thoreau et consorts – et par les écologistes de leur siècle, voire de leur génération – Rachel Carson, René Dumont, René Riesel ou Bernard Charbonneau, etc. – tentèrent de réinvestir les espaces restés verts et hors de toute volonté d'aménagement technocratique des « territoires ». L'état de nature revenait au galop, comme le bon sauvage qu'il était, et des havres se rendaient accessibles, redressaient leurs ruines de paysanne extracée, quitte à devenir des modèles pour magazines de décoration ou à peu près. On se prit à relire Rousseau, à apprécier la marche et les pratiques sportives

en plein air ou ces disciplines équilibrées qui, telles le yoga, respectent le corps dans son essence biologique et ne détruisent évidemment pas l'environnement. C'était précautionneux, mais était-ce suffisant ?

Publié en 1971, *Les Gens de la Clairière* est un roman de ce temps où il n'était pas encore question d'envisager le dérèglement du climat ou la disparition des espèces. La survie même de l'humanité n'était pas encore une question cardinale, même si l'on peut lire entre les lignes que des interrogations faisaient mine de poindre, que des doutes cristallisaient en silence dans des subconsciouss profonds. C'est tout le fascinant de ce livre qui cultive les mystères.

Entre la robinsonerie – qui séduit tant notre époque – et les expériences paroxysmiques imaginées par ses contemporains d'Outre-Atlantique, *Délivrance*¹ (1970), cauchemar de l'Autre Rural prolongé en

1. James Dickey (1923-1997), *Deliverance* (*Délivrance*, traduit de l'américain par Pierre Clinquart, Flammarion, 1971).

1973 par *Le Clan*¹, Régis Rivald prend prétexte du banal départ en congés d'une famille banale pour raconter une histoire qui, selon le point de vue que l'on emprunte, prend l'allure d'un roman social, d'une fable pour grands enfants pas sages ou d'un mystère panthéiste. Pour commencer, « on arrive à Liré » et, bien vite, on traverse « la forêt qui referme sa tenaille » autour de la clairière où une maison d'amis accueille tout un monde détendu. Certes quelques tâches sont à mener, mais dans l'ensemble tout est quiet. En apparence. Car la menace n'a cessé d'être présente dans les mots de Rivald, assez subtil pour mener sa barque de la peur sur les eaux magnifiques d'un récit au verbe soigné, inventif et gai. Entre les lignes, par-dessus la rumeur du monde qui n'est plus celle de la ville, s'entend le flux du sang dans les artères et, lorsqu'on parvient à en faire abstraction, celle de l'« universelle gravitation » qui rappelle

1. William Kuhns, *The Reunion* (*Le Clan*, traduit par André Simon, Gallimard, 1975).

que la vie ne s'encombre d'aucune considération spirituelle ou morale, rien qui engage l'activité humaine ou à peu près. L'homme a-t-il du sens dans le cosmos ? Rien n'est moins sûr.

Pourtant, dans la clairière, il y a ces gens. Il y a là les hôtes avec leurs enfants, les vacanciers et leurs propres enfants, et puis le trio tout droit tombé des nues d'une Hélène aux allures fantasque et libre, et de ses deux hommes. Le premier est un adepte de Bacchus, l'autre, sculpteur, paraît plus proche peut-être de ce maître des forges boiteux que tous les dieux craignent tant. Et puis il y a le vieux paysan qui promène sa faux dans les environs. Celui-là fait partie du paysage mais son essence divague, et il paraît errer sans autre but que celui d'être présent. Là, sous la voûte céleste, baignés par la musique des sphères ou remués par l'orage, ils sont le jouet du monde tandis que « l'essaim » d'enfants s'occupent à « d'imaginaires attaques » dont la faible violence n'est pas à même d'évoquer *Sa majesté des mouches* (1954),

de William Golding, et qui, pourtant, parvient à tuer. La nature a parlé.

Dans l'irruption de sa volonté, elle semble prendre pour médium tour à tour chacun des enfants, ou bien encore le vieillard à la faux, qui n'est certes pas de taille à résister à Jupiter lorsque celui-ci se fâche. Régis Rivald donne alors au danger dans la solitude de la forêt sinon une forme du moins une intensité. Une présence rôde et le monde moderne n'est plus là pour apporter au cénacle le réconfort qu'il attend. Ils sont tout simplement abandonnés. Sur une île inverse, leur clairière environnée d'un océan de sapins. Le village le plus proche s'est vidé et ses habitants semblent s'être évaporés, abandonnant leurs biens et leurs domiciles aux portes grandes ouvertes...

De l'ouverture au monde qui imprègne gentiment les premiers pas du récit jusqu'à son terme, la menace n'a cessé d'enfler. Même si « Je connais tous les cailloux du chemin, dit l'Ami », il n'en reste pas moins qu'ils sont présents, ces cailloux qui vont compliquer leur existence et les laisser sans défense. Dans un univers rendu à sa

sauvagerie, d'abord légère, où le temps passe aussi vite qu'« on dépiaute un lapin frais tué », le mystère s'organise. Et ça « n'est pas un délire de malade [...] c'est autre chose. »

Il y a de quoi gloser sur le rôle de chacun, sur Hélène qui occupe tout à coup la place centrale, entre deux brasiers de chamane, ses deux compagnons mâles transformés en prêtres servants – elle a d'abord été la pythie qui parle la langue de l'ordre cosmique. À un rythme de genèse, c'est-à-dire en sept jours, elle est investie, au sens d'invasion, et, ne s'appartenant plus, entreprend un rituel païen causé par la double conjonction du serpent et de la foudre, révélant les peurs primitives de l'orage et de la nuit. C'est une liturgie sauvage, une danse folle entre les bûchers qui les prend tous... En octobre 1971, Jean Hurtin, chroniqueur du *Magazine littéraire*, discerne une apocalypse dans le roman de Régis Rivald, mais s'agit-il bien de cela ? Les enfants eux-mêmes, « flairant l'événement », ont afflué pour participer au déchaînement collectif, car « les

enfants sont réalistes », ainsi que Régis Messac les montrait déjà avant-guerre dans *Quinzinzinzili*¹, son récit de fin du monde.

Tout ce mystère, il paraît juste qu'il enserre l'auteur lui-même puisque Régis Rivald est resté dans l'ombre, malgré quelques publications jusqu'au début des années 2000. Tout juste sait-on qu'il se nomme en réalité Philippe Bouchez et qu'il a depuis lors opéré un repli hors des sphères littéraires, et ce dès les années 1970, époque où il soulignait que « nous ne sommes pas armés contre le désordre. Nous allons apprendre à l'être. »

Nous n'avons assurément pas suivi son conseil. Il se pourrait que nous nous trouvions aussi démunis que ceux de la Clairière lorsque les troubles seront venus. Peut-être plus encore, s'il se peut, puisque nous avons entre-temps troqué nos métiers et maîtrises contre les facilités de la technologie. Nous sommes moins armés, plus fragiles, et assurément aussi peu raisonnables. Il serait salutaire que la prose puissante

1. La Table ronde, 2017, « La Petite Vermillon ».

et inventive de Régis Rivald nous prenne et nous alarme. Sa phrase nerveuse, lovée comme le serpent et détendue tout à coup comme l'éclair, a, quoi qu'il en soit, la capacité de nous préparer au glissement de la raison et aux retours des divinités lares qui occupent la forêt, l'espace, la nature et, sans doute aussi, la ville. *Les Gens de la Clairière* ont bien des choses à nous dire, justement parce que, quotidiennement, « La prison du jour, à nouveau, enveloppe la planète. »

ÉRIC DUSSERT

- Qu'est-ce que le Désordre ?
- C'est l'Ordre incompréhensible de l'Univers.
- Comment le comprendre ?
- En se faisant Désordre.

Première journée

Le petit garçon s'est éveillé le premier dans l'appartement. Le jour filtre à travers les stores vénitiens de sa chambre. Mais il se tait. Ce n'est pas le moment de contrarier les grands. Il sait bien que le temps travaille pour lui : d'un moment à l'autre, un lit va craquer, un réveil sonner, quelqu'un se lèvera, et il pourra manifester sa présence. Il attend. Mais son cœur est gros d'espoir. Tout à l'heure il fera répéter à ses parents ce qu'il sait par cœur : « On est quel jour ? » Ils répondront : « Lundi. – Oui, mais le combien ? – Le 1^{er} juillet. – Ah », dira-t-il, avec un air de surprise.

Aujourd'hui, c'est le départ en vacances, les grandes, les vraies : des jours et des jours devant soi, si loin qu'on n'en voit pas le bout, tout un univers de routes,

de campagne, de bagages, de voitures, de mouvements, de rencontres...

Le réveil sonne.

– Crotte, dit le père. Et son juron résonne joyeusement aux oreilles du petit garçon.

Le père se lève aussitôt : ses pieds cherchent machinalement des chaussons sur le sol, mais il ne les trouve pas : ils ont été emballés. La clarté filtre à travers les stores vénitiens de sa chambre. Pieds nus, il va jusqu'à la fenêtre, écarte une latte : aujourd'hui, le petit jour éclaire les usines et les maisons ensommeillées, mais il y danse aussi cette brume légère, annonciatrice de beau temps, qui stagne entre ciel et terre, entre lune et soleil.

– On est quel jour ? dit le petit garçon dans la chambre voisine.

– Lundi, répond la mère.

– Veux-tu dormir, dit le père, c'est trop tôt pour toi.

– Oui, mais le combien ? dit le petit garçon.

– Le 1^{er} juillet, dit le père, mais dors.

– Ah bon ! dit le petit garçon.

Désormais il y a du bruit dans la maison. Les robinets coulent. Le moteur du rasoir

vibre. Même le réfrigérateur s'est remis en marche tout seul. La mère a ouvert les stores dans la chambre des parents. Dans la chambre de l'enfant, elle renouvelle discrètement son geste et, repassant près du lit, serre son fils dans ses bras.

– On part dans combien de temps ? dit le petit garçon, à voix basse.

– Dans trois quarts d'heure, lui répond sa mère à l'oreille, et, du doigt, elle lui indique sur sa montre-bracelet le cheminement de la grande aiguille entre 6 heures et 7 heures moins le quart.

– Ah bon ! dit le petit garçon, qui fait semblant de se rendormir.

– Apportez-moi tout ce qui reste à mettre dans les valises, crie le père, de la salle de séjour.

Cette fois, le petit garçon se croit autorisé à se lever. Il avance pieds nus : ses chaussons ont été emballés.

★

Le chauffeur de taxi écoute de la « grande » musique. Il fait marcher le poste

à tout rompre. Quand il s'arrête aux feux rouges, les conducteurs des voitures voisines tournent la tête et cherchent d'où peut provenir cet air d'opéra.

– Vous avez bien raison de ne pas voyager en voiture, dit le chauffeur de taxi.

– Pardon ? dit le père.

– Vous avez bien raison de ne pas voyager en voiture, hurle le chauffeur de taxi.

– Ah oui, dit le père.

– Il y aura encore beaucoup de morts, ce soir, sur les routes, dit le chauffeur de taxi.

– Sur les quoi ? dit le père.

– Sur les routes, hurle le chauffeur.

– Dites, monsieur, vous avez bien compris que nous nous rendions à la gare ? crie le père.

– Oui, oui, répond le chauffeur, mais je fais le tour, parce qu'au centre il y a un bouchon : j'y suis passé tout à l'heure. En ce moment 6 heures et demie 7 heures, c'est une heure de pointe, vous savez.

Le père ne réplique pas.

Le taxi s'est immobilisé dans la file. Les chœurs d'opéra atteignent leur paroxysme.

Deux piétons sur le trottoir se baissent pour voir ce qui se passe dans la voiture, puis ils se cognent du coude et s'en vont en riant. Le père jette un coup d'œil à sa montre. Il échange avec la mère un regard inquiet. Le petit garçon, assis entre eux deux, observe tour à tour son père et sa mère, puis, tourné vers l'avant, l'air indifférent, demande :

– C'est dans combien le train ?

– C'est dans moins de vingt minutes, répond le père d'une voix forte.

Mais l'apothéose de l'air d'opéra étouffe sa protestation.

– C'est aussi bouché de ce côté-ci que de l'autre, dit le chauffeur. Je ferais mieux de tenter un demi-tour.

Il amorce une difficile manœuvre.

– Faites demi-tour, si vous voulez, dit le père ; mais persévérez une bonne fois dans une direction, sinon, on va rater le train.

★

– Passez si vous voulez, dit le contrôleur, en rendant les tickets, mais c'est inutile, il s'en va juste maintenant.

– Quel quai ? crie le père, entre deux respirations.

– Voie sept, répond le contrôleur.

Le père, la mère, le petit garçon courent, hors de souffle, traînant les valises.

Sur la voie sept, la paroi grise du wagon de queue s'éloigne lentement du heurtoir, avec, sur le côté, son lumignon rouge.

– Crotte, dit le père.

Il pose la valise et porte la main à son cœur : il est essoufflé.

– Quel con, ce chauffeur de taxi ! dit le petit garçon.

Il regarde son père, puis sa mère. On ne le reprend pas.

– Il ne reste plus qu'à attendre le prochain départ dans un café voisin, dit la mère.

– C'est ennuyeux, dit le père. Ils vont venir nous chercher pour rien au premier train. Auront-ils l'idée de revenir au suivant ?

– Il faut leur téléphoner ! propose la mère.

– À qui ? dit le père, ils n'ont pas le téléphone.

– Au village, répond la mère. On trouvera bien le moyen de les prévenir.

Ils ramassent les bagages, retournent lentement vers la sortie.

– Ah ! ce chauffeur de taxi, alors ! dit le petit garçon, quel con !

– Je vais me renseigner sur l'heure du prochain train, dit le père en repassant au guichet. Attendez-moi là.

★

Midi vingt. La gare d'arrivée. Le père, la mère, le petit garçon avancent dans la foule qui descend du train. Ils se dirigent vers les guichets. À mesure qu'ils en approchent, ils cherchent à distinguer quelque silhouette connue. Mais personne ne les attend. Sur le trottoir de la place de la gare, personne non plus. C'est le plein midi. Il fait chaud. La place se vide rapidement.

– On ne les aura pas avertis ! dit le père.

– À moins qu'ils ne boivent un verre à la terrasse du buffet, dit la mère.

– Je vais aller voir, dit le père.

Il pose sa valise.

– Gardez les bagages, ajoute-t-il.

Il part à grands pas.

Sa femme le rappelle.

– Reviens, il me semble que ce sont eux.

– Reviens, crie le petit garçon.

La mère désigne du doigt une voiture qui s'avance. Le pare-brise luit sous le soleil ; on ne peut distinguer les occupants. La voiture vient se ranger au bord du trottoir. Un géant blond en descend, en salopette. C'est l'Ami. Il est seul.

– Je ne suis pas en retard ? demande-t-il.

– Pas du tout, dit la mère, on vient d'arriver.

– Tu as donc reçu notre message ? dit le père.

– Quel message ?

– J'ai téléphoné au village, pour t'avertir qu'on avait manqué le train.

– On ne m'a rien dit. Pourtant, je viens d'y passer. C'est curieux, dit l'Ami.

– Ils auront oublié, dit le père. Mais alors, tu es venu de toi-même ?

– Vous n'étiez pas au premier train, j'ai pensé que vous arriveriez par le second, dit l'Ami. Tout simplement.

L'Ami dépose les valises dans le coffre. Tout le monde grimpe dans la voiture.

– Et comment avez-vous fait pour le manquer ce train ? demande l'Ami en démarrant.

– Ah ! à cause d'un chauffeur de taxi idiot, dit la mère. Il a fallu que Monsieur tente plusieurs directions, avant de trouver la bonne.

– Et puis, pas moyen de s'expliquer avec lui, dit le père ; on ne s'entendait pas dans sa voiture. Il faisait marcher sa radio à tue-tête.

– Je vous posais la question par curiosité réplique l'Ami, mais ça n'a pas d'importance que vous soyez en retard. Ici, il n'y a pas d'horaire. On est en vacances. Allez, détendez-vous, sacrés Parisiens !

– Pourquoi es-tu venu seul ? demande la mère.

– Ma femme ? répond l'Ami, elle mange à Liré avec ses parents et les filles.

– Et là, où va-t-on ? dit le père.

– Je ne vous emmenais pas directement à la "Clairière", dit l'Ami. Nous ne sommes arrivés qu'hier, et il n'y a encore aucune

provision. Je pensais qu'on déjeunerait dans un petit restaurant sur le chemin, le long de la route. Si vous êtes d'accord. Ce sont des gens de connaissance.

– Ça me semble parfait ! dit la mère.

La voiture roule, toutes vitres baissées.

L'air s'engouffre par les fenêtres et apporte un peu de fraîcheur. On est sorti de la ville. Tout autour s'étend la campagne ensoleillée. Les vacances ont commencé.

★

La terrasse d'un petit restaurant de campagne. On vient d'apporter le café.

– J'ai chaud, dit le père. Avec tout le vin qu'on a bu, le soleil tape à la tête.

– Mets-toi à l'aise, dit l'Ami. Tiens, regarde.

Il ôte son maillot de corps et remet les bretelles de sa salopette.

Le petit garçon enlève sa chemise. La mère lui donne une tape et le rhabille. Il va boudier à une table voisine.

– Il serait temps de partir, dit l'Ami, si on veut dormir ce soir. On doit faire les

lits et ramasser du bois pour allumer un feu : la maison est encore humide.

– Oui, dit le père, mais il faut d’abord payer.

– Non, demain, dit l’Ami.

Il se penche et crie à l’intérieur du café :

– Préparez-nous la note : on repassera demain.

Il a pris son maillot sur le bras et gagne la voiture.

– Je peux monter devant ? demande le petit garçon.

– Non, les enfants derrière, dit l’Ami, c’est plus prudent.

Les portières claquent. Circulation intense sur la nationale. Mais, quelques kilomètres plus loin, on la quitte pour une petite départementale sinueuse.

– Tu fais des travaux ? dit le père.

– Oui, dit l’Ami, je restaure la maison. Toujours dans le ciment et la peinture, tu vois.

– Je t’aiderai, dit le père.

– Moi aussi, dit le petit garçon.

– J’ai acheté un autre lopin de terre, dit l’Ami : une colline avec une ruine dessus.

La Butte, ça s'appelle. Là, il y aura du boulot.

Un silence.

– On arrive à Liré dit l'Ami. On s'arrête ?

– Oh non, dit le père. Je préférerais d'abord enlever ce costume. J'étouffe.

– On reviendra plus tard, ajoute la mère.

Mais, si peu que la voiture ait ralenti devant la ferme, elle a été reconnue : de la cour, une meute d'enfants surgit à vélo, au milieu des hurlements, les cyclistes rivalisent de vitesse avec l'automobile.

– Ils vont se faire tuer, ces idiots, dit l'Ami.

Il salue au passage ses deux filles, plus vociférantes que les autres. Et il accélère pour les distancer.

Quelques kilomètres plus loin la voiture ralentit et s'engage à droite dans un petit chemin.

– C'est là ? dit le père. On n'aurait jamais pu trouver tout seuls.

– Certainement pas, dit l'Ami. Un jour, des invités sont arrivés de nuit. On leur avait pourtant bien expliqué. Ils ont erré pendant une heure, puis ils sont

partis dormir à la ville. Ils sont revenus le lendemain.

On passe encore devant une ferme entourée de champs cultivés, puis la forêt commence. La voiture entre sous un tunnel de verdure. Il fait sombre soudain. Le véhicule avance au pas, les roues dans les ornières comme sur des rails. Au milieu, l'herbe haute frôle le ventre de la voiture, avec un chuintement plus ou moins insistant, selon les cahots.

– Il ne faudrait pas qu'un caillou se cache parmi les herbes, dit le père.

– Je connais tous les cailloux du chemin, dit l'Ami.

– Il y a combien de kilomètres comme ça ? dit le père.

– Cinq. Et ça fait long à cette vitesse-là. Il fait frais, brusquement.

La mère a refermé sa vitre : des brindilles restent coincées.

Enfin, au loin, une clarté. C'est la fin du tunnel. Lentement l'horizon s'ouvre. La voiture débouche sur la « Clairière ».

Curieuse trouée au cœur de la forêt. À droite, la maison située à la lisière du

bois. À gauche, des champs, puis à nouveau la forêt qui referme sa tenaille.

Sur la terrasse, la femme de l'Ami, avec un manche de balai, bat les paillasses et les matelas. Dans la lumière rasante s'élèvent des nuages de poussière.

À peine le temps de se dire bonjour et de sortir les valises du coffre que retentissent des cris stridents et des hululements comme lors d'une attaque d'Indiens dans un western. C'est la meute des enfants du village qui déferlent sur la terrasse, sautant des porte-bagages ou à moitié debout sur les vélos : déguisés, sales, hirsutes. Ils entraînent le petit garçon qui se joint à eux sans résistance.

Le père et la mère se regardent.

– Rien à craindre, dit l'Ami. On peut les laisser faire. Ici aucun danger : pas de voitures. C'est l'extrémité du chemin. C'est le bout du monde.

★

On a visité la maison. Puis, sans rien en dire, on s'est partagé les tâches. Le

père a mis son pantalon de velours et son vieux chandail. Il est entré avec une faux dans l'herbe haute qui atteint sa ceinture et d'un mouvement régulier il tranche toute verdure à vingt centimètres du sol. La terrasse est lentement dégagée de la végétation folle qui l'envahissait. L'hôtesse pose maintenant les paillasses à cheval sur la branche basse d'un arbre et, armée d'une pelle d'enfant, prenant de loin son élan, elle frappe à coups redoublés. La poussière, inépuisable, s'élève, aussitôt dispersée par le vent. La mère a renversé la grande table sur les dalles et à coups d'éponge elle ôte la couche épaisse de poussière et de plâtre qui s'y était, au fil des jours, déposée. De temps à autre elle rentre dans la maison, fait couler l'eau, et revient avec une éponge propre. L'Ami a rassemblé un tas de brindilles sur le sol. Il s'attaque maintenant à de grosses bûches. Il s'est installé dans la partie non fauchée de l'herbe : sa hache disparaît dans la verdure, puis on entend le heurt du métal contre le bois : par moments, le coup est accompagné d'un craquement, et le choc

qui suit se prolonge en un effondrement sourd. Alors : bref répit, le temps de remplacer la souche par une bûche nouvelle, et les coups reprennent.

Les cris atténués des enfants parviennent de derrière la maison. Rassurante preuve de leur présence. Parfois le bruit s'intensifie puis s'assourdit à nouveau : la meute se déplace, obéissant à des lois secrètes ; elle se rapproche, s'éloigne, disparaît derrière un obstacle. Soudain, elle envahit le chantier, et curieusement se délite en individus séparés. Un enfant s'arrête et regarde battre les matelas.

– Attention ! tu vas avaler toute la poussière.

Deux autres se laissent méduser par les coups de la hache. Ils ferment les yeux à chaque choc.

– Pas si près, vous allez recevoir un éclat.

Le père a cessé de faucher, de crainte d'un accident.

Les plus audacieux pataugent dans l'eau boueuse qui coule de la table renversée. Ils sont chassés à coups d'éponge.

Un cri venu on ne sait d'où, et l'essaim reconstitué s'envole à grand bruit, vers quelque imaginaire attaque.

Le soleil a décliné, il frôle la cime des arbres qui déjà dessinent sur la terrasse leurs ombres envahissantes.

En quelques minutes, comme sur un mot d'ordre secret, tous les travaux cessent. On se replie vers la maison. L'Ami s'est agenouillé devant la cheminée : il chiffonne de vieux journaux jaunis et pose les brindilles sur ce lit de papier. Il rentre les bûches. L'hôtesse ramène l'un après l'autre les matelas. Le père, qui a laissé sa faux, aide la mère à transporter la grande table à l'intérieur de la maison. Les enfants se sont rapprochés : ils jouent sur la terrasse à des jeux raisonnables.

★

Les flammes dansent dans la cheminée. On n'a pas allumé les lampes. Autour de la grande table, destinée à des invités nombreux, les convives, à leur aise, achèvent le dîner. Ils ne se regardent pas. Ils sont

tous tournés vers le feu qui réchauffe et distrait. Sans doute éblouit-il également les yeux. Mais il est plus rassurant de soutenir sa clarté directe que de regarder, sur les murs, danser les lueurs vacillantes.

Les enfants épuisés se sont un peu partout assoupis sur les lits.

Une bûche longtemps fumante qui s'enflamme, et voici qu'apparaît, sur le divan près de la fenêtre, le corps d'un enfant abandonné au sommeil. La bouche ouverte, la frimousse salie, le vêtement fripé ou déchiré et, sur tous les morceaux de peau qu'on peut apercevoir, des égratignures au sang coagulé : ils dorment, tous ainsi, habités seulement par une respiration régulière. Insolite soirée, à peine avancée, où l'on ne peut rien faire, sinon boire, parler, dormir. Les Parisiens dépayés s'étonnent et cherchent par quel biais s'adapter. Le bon vin de pays a coulé pendant tout le repas et coule encore pour qui veut. On a longuement parlé de la maison, des travaux, des voyages, des vacances. Mais, au dessert, un long silence envahit la table. Si la conversation reprend, ce sera,

on le sent, sur d'autres thèmes, comme si, passant du jour à la nuit, de la ville à la campagne, les invités et les hôtes se devaient d'oublier le passé.

– La table paraît vide ; nous sommes encore peu nombreux, dit l'Ami. Mais si les promesses sont tenues, demain, après-demain, dans huit jours peut-être, des amis viendront.

– Qui donc ? dit le père.

– Il y aura sans doute des visiteurs occasionnels, dit l'Ami. Mais parmi ceux qui risquent de séjourner quelque temps je pense à Hélène.

– Ah oui ! Hélène ! dit l'hôtesse.

– Qui est-ce ? dit la mère.

– Difficile à enfermer dans un jugement, dit l'hôtesse, vous verrez.

– Elle viendra certainement, dit l'Ami, elle est venue l'année dernière, elle ne viendra pas seule.

– Non sans doute, dit l'hôtesse. Avec un ou plusieurs hommes.

Et elle se lève pour débarrasser la table. La mère attend quelque peu, puis se met à l'aider. Les hommes boivent et se taisent.

Les femmes maintenant déshabillent les enfants endormis. Elles leur enlèvent leurs vêtements, comme on dépiaute un lapin frais tué, et enfilent sur leurs corps blancs de beaux pyjamas tout neufs, sortis des valises. Le feu se meurt. Et les regards se tournent, à travers les baies, vers l'extérieur où brille un clair de lune particulièrement lumineux.

Les deux hommes sortent sur la terrasse. Ils ont, derrière eux, refermé la porte.

– Quel est ce bruit ? dit le père. Vous n'êtes pas sur le trajet d'une ligne aérienne ? On dirait un grondement sourd comme celui d'un avion, très haut.

– Non, dit l'Ami, il passe parfois des avions, mais en ce moment je n'entends rien. C'est la campagne après la ville. Tu éprouveras cette impression pendant quelques jours. À force de silence extérieur, on entend les bruits internes, les battements de son sang dans les artères, dans les veines.

– Tu dois avoir raison, dit le père. C'est en effet la rumeur de la vie que j'entends, une assourdissante rumeur.



Le père se couche le dernier. Il s'enfonce dans l'épais matelas de duvet où son corps aussitôt creuse un trou. À côté de lui son épouse, fatiguée du voyage et proche encore des enfants, par l'âge et par la nature, s'est rapidement endormie. Le feu, tout à l'heure vigoureux, n'a plus maintenant que de rares soubresauts : bois encore vert qui laisse fuser tout à coup sa vapeur ; flamme qui se ranime sous la cendre, puis, privée d'air, s'étouffe à nouveau ; branche sèche qui craque : ces bruits familiers suffisent à donner l'impression du dedans.

Et puis il y a le dehors. Le père laisse errer son regard à travers les grandes baies encore démunies de rideaux. La lune, brillante et pleine, illumine le ciel, éliminant toute vision d'étoiles, malgré la limpidité de l'air. Les arbres surtout sont étranges, éclairés par le haut, agités en tous sens par un vent violent ; ils semblent enfin vivants, sortis de la léthargie végétale. Mais le curieux silence qui, à travers la

paroi de verre, accompagne leur émancipation les fait un instant passer, dans les yeux de l'observateur, pour des plantes marines, soumises à l'action contradictoire des courants.

Peut-être pour eux, fixés au sol, est-ce une manière de vivre que cette agitation perpétuelle. On imagine qu'immobiles, ils mourraient. Tout à coup, le père est saisi à l'idée des innombrables arbres agités qui entourent la maison, comme une armée sur le pied de guerre. Au-delà de cet immense cercle de forêt, à travers lequel, seul, le tunnel de verdure permet une percée, il y a le village, à cette heure-ci éteint et endormi, puis la campagne, puis l'horizon, puis au-delà...

À l'angle de la pièce, le petit garçon dort sur un lit de toile qui, demain, servira à s'allonger au soleil.

Le père, à nouveau, regarde la lune. En observant longtemps, on peut suivre son lent cheminement dans l'espace. Les points de repère ne sont pas aisés, en raison de la mobilité des arbres. Mais par un laborieux travail mental, on peut évaluer

en quel point du ciel se fixerait la cime du peuplier, si le vent sans cesse ne la faisait osciller. La lune tout à l'heure coïncidait avec ce lieu fictif. Elle ne tardera pas maintenant à passer au-dessus du chêne voisin. Le père se dit que, s'il avait la patience de fermer les yeux dix minutes, il serait étonné, en les rouvrant, de voir comme la carte du ciel a changé.

Il songe aussi à l'illusion dont il se nourrit depuis quelque temps comme si, n'étant pas né au XX^e siècle, à une époque éclairée, il appartenait encore à quelque peuplade barbare, pour qui la terre demeure le centre du monde. Que ce soit elle qui se meuve sous ses pieds, entraînant la Clairière et ses habitants, et la multitude des arbres silencieusement agités, dépayse fortement son esprit. Mais il goûte aussi d'être ainsi brusqué dans ses habitudes de voir, et contraint de rétablir par la pensée un regard objectif.

Soudain, la lune, dont il suivait des yeux la lente trajectoire, s'est mise à vaciller. Le visage familier que, grâce à ses taches, on a tendance à lui prêter quand elle est claire

et pleine, s'est brutalement renversé, lui ôtant toute figure humaine.

Elle tourne sur elle-même, laissant derrière elle des rayons en spirale, comme une nébuleuse-mère, en train d'essaimer des mondes. Et puis, abandonnant sa place dans le ciel, elle roule sous la cime des arbres, et apparaît bientôt entre leurs branches. Elle est entrée dans la forêt, en sort, y retourne.

Le père d'un bond s'est assis sur le lit. Il essaie de rétablir, par la vision verticale des choses, un équilibre qui lui échappe. Mais le temps qu'il cherche sur le sol et trouve ses chaussons enfin déballés, il lève les yeux : tout est rentré dans l'ordre. Son cœur seul qui bat la chamade, et ses jambes flageolantes témoignent de la vision récente.

A-t-il été victime de la fatigue ou du vin trop généreux ? Et pourtant, il a vu. Il n'osera avouer à qui que ce soit ce qu'il vient d'éprouver.

Maintenant il a besoin de se rendre compte. Pour n'éveiller personne, il s'avance à pas de loup vers la porte-fenêtre,

l'ouvre, s'y faufile, la referme derrière lui. Rassuré, il entend enfin le bruit du vent dans les arbres. Alors, dans un élan de confiance, il se couche à plat sur les dalles de la terrasse, et s'abandonne à la contemplation du ciel. Le vide lui donne le vertige, comme si pendant un instant, il n'y avait plus pour lui ni haut ni bas, mais il finit par distinguer, au-delà de la clarté lunaire, les nombreuses étoiles qui brillent dans l'espace.

Non, le grondement qu'il entend, ce n'est pas celui d'un avion lointain, ce n'est pas non plus le battement du sang au fond des artères, ni l'agitation des villes qui parvient jusqu'à ce lieu, c'est le bruit sourd, réservé à quelques oreilles attentives, de l'universelle gravitation.

Deuxième journée

Les habitants de la Clairière portent aussi des noms et s'en servent parfois pour s'interpeller : Mathias, Éléonore, Pierre, Dorothée, François, Claudie, Sylvie.

Mathias, c'est le doux géant restaurateur de maisons. Ce matin, il est parti de bonne heure pour aller chercher le ciment et le sable qui lui manquaient. Il reviendra en même temps avec les provisions de la journée. Éléonore, privée de voiture, ne peut se rendre à Liré chez ses parents comme elle a coutume de le faire sous des prétextes divers : lessive, ravitaillement, téléphone. Elle s'est mise en maillot et, dépliant une chaise longue sur la terrasse, entreprend de brunir au soleil déjà fort. Mais elle ne peut demeurer longtemps sans remuer. Elle se lève, attirée par quelque querelle d'enfants

qui trouve vite, sans elle, sa solution. Pierre, le père du petit garçon, s'attarde dans le lit. Il a passé une nuit agitée. Tourné contre le mur, il est à la fois agacé et rassuré par la lumière du jour. Dorothée, son épouse, depuis longtemps levée, a fait déjeuner les enfants ; elle s'allonge, elle aussi, au soleil, un livre entre les mains. François, le petit garçon, et les petites filles de la maison, Claudie et Sylvie, sensibles aux rythmes de la nature se sont, dans l'avidité de leur âge, éveillés avec la lumière. Ils n'ont pas attendu longtemps les « cousins » du village qui, fiers sans doute d'être les invités de la Clairière, apportent avec eux vélos, tricycles, trottinettes, filets à papillons ; et aussi d'étranges jouets sans noms, découverts par eux dans la grande cour de la ferme et qui, pour une journée, auront la cote de la nouveauté et de l'insolite.

Pierre a rejoint les deux femmes sur la terrasse. Après une toilette sommaire, il vient également se faire doré au soleil. Depuis quelques minutes, un bruit de moteur, insistant, a franchi les cercles concentriques des champs et des forêts

qui, de toute part, défendent la maison. Les « allongés » ont tendu l'oreille. Dans le pré, les enfants, immobiles, écoutent. Parfois, selon la qualité de l'air et la direction du vent, la lointaine rumeur des routes parvient jusqu'à la Clairière. Très vite, si la voiture ne s'est pas engagée dans le chemin creux, le bruit s'estompe et meurt. Ici le bruit persiste. Est-ce Mathias qui rentre ? ou le facteur dans sa fourgonnette jaune, apportant le courrier ? ou bien encore Hélène qui aurait déjà franchi les frontières du royaume et, sans retour possible, avancerait vers son cœur même.

Mais les moteurs, comme les pas familiers, de près se reconnaissent. C'est bien Mathias qui revient. Sur la toile des chaises longues, les amoureux du soleil s'abandonnent à nouveau, sauf Éléonore qui se lève. Maintenant, Mathias fait sa marche arrière pour se ranger à l'ombre du bâtiment. Au bruit qu'on entend, on devine qu'il ouvre le coffre et le vide de ses bagages. Éléonore revient avec le panier à provisions. Elle rentre dans la maison. Bientôt Mathias passe à son tour, un sac